

**L'IDENTITE FEMININE A L'EPREUVE DE L'ETHOS SOCIAL, VERS UNE  
DYNAMIQUE EMANCIPATRICE. UNE LECTURE CONTRASTIVE DE  
L'ENFANT DE LA REVOLTE MUETTE DE CAMILLE ATENGA NKOA ET DE  
GARONNE IN ABSENTIA DE JEAN-MICHEL DEVESA**

**Marie Cécile BOUGUIA FODJO**

E.N.S. / Université de Yaoundé I (Cameroun)

[maryves29@yahoo.fr](mailto:maryves29@yahoo.fr)

**Résumé :** La femme dans la société réelle et dans la littérature fascine par la place et le rôle qui lui sont assignés. Les représentations - entendues ici comme le processus et la forme par lesquels une « réalité » matérielle ou immatérielle, réelle ou fictive, se trouve montrée - sont communément associées à l'image, à la perception et même aux préjugés. Généralement, l'image de la femme est nimbée dans des clichés nombreux qui la pervertissent. Les stéréotypes en circulation autour de la femme s'inspirent presque toujours de la doxa, des systèmes de croyances locales, des codes et pratiques culturels qui construisent pour la plupart des images rébarbatives et récriminatrices. La présente réflexion interroge sur la base de *L'enfant de la révolte muette*, roman camerounais du xx<sup>e</sup> siècle et de *Garonne in absentia*, roman français du xxi<sup>e</sup> siècle, la perception controversée du personnage féminin tel qu'il est esthétisé respectivement par l'écrivain camerounais Camille Atenga Nkoa et l'écrivain français Jean-Michel Devésa. Le choix des auteurs distants dans le temps, dans l'espace et sur le plan culturel a ceci d'intéressant qu'il permet non seulement de peindre les réalités et défis communs de la figure féminine à travers le temps et l'espace, mais offre également l'opportunité d'explorer les mécanismes mis en place par ces personnages féminins d'ici et d'ailleurs pour juguler leur destin commun afin d'impulser le changement de leur image en établissant de nouvelles représentations du féminin. Aussi cette réflexion examine-t-elle la perception de la femme et l'évolution de ladite perception dans les espaces imaginaires sus-mentionnés. En quoi l'éthos contribue-t-il à brouiller l'identité féminine ? Comment les héroïnes déconstruisent et reconstruisent-elles leurs représentations identitaires ? Réalisée à l'aune de la sociocritique d'Edmond Cros et de la théorie de l'énonciation de Ruth Amossy, cette étude analyse à partir des modalités du dire et du faire les différentes stratégies du brouillage identitaire féminin avant de déceler les procédés d'affranchissement qui participent d'une écriture rectificative des représentations du féminin.

**Mots clés :** représentations, identité féminine, éthos, affranchissement

**THE FEMININE IDENTITY IN THE TEST OF THE SOCIAL ETHOS, TOWARDS AN  
EMANCIPATORY DYNAMIC. A CONTRASTING READING OF *L'ENFANT DE LA  
REVOLTE MUETTE* BY CAMILLE ATENGA NKOA AND *GARONNE IN ABSENTIA* BY  
JEAN-MICHEL DEVESA**

**Abstract:**

Women in the real society as in literature fascinate by the place and role assigned to them. Representations - understood here as the process and form by which a material or immaterial "reality", real or fictitious, is shown - are commonly associated with image, perception and even prejudice. Generally, the image of women is shrouded in numerous cliché which pervert it. The stereotypes in circulation around women are almost always inspired by doxa, local belief systems, cultural codes and practices which for the most part construct forbidding and recriminatory

images. The present reflection questions, on the basis of *The child of the silent revolt*, a 20th century Cameroonian novel and *Garonne in absentia*, a 21st century French novel, the controversial perception of the female character as it is aestheticized respectively by the Cameroonian writer Camille Atenga Nkoa and the French writer Jean-Michel Devésa.

The choice of authors distant in time, space and cultural level is interesting in that it not only allows us to paint the common realities and challenges of the female figure across time and space, but also offers the opportunity to explore the mechanisms put in place by these female characters from here and elsewhere to curb their common destiny in order to drive change in their image by establishing new representations of the feminine. This reflection therefore examines the perception of women and the evolution of said perception in the aforementioned imaginary spaces. How does ethos contribute to blurring feminine identity? How do the heroines deconstruct and reconstruct their identity representations? Carried out in the light of the sociocriticism of Edmond Cros and the theory of enunciation of Ruth Amossy, this study analyzes from the modalities of saying and doing the different strategies of feminine identity blurring before detecting the processes of emancipation which participate in a corrective writing of representations of the feminine.

**Keywords:** representations, feminine identity, ethos, emancipation

## INTRODUCTION

À l'observation, les différentes représentations de la figure féminine dans la fiction littéraire se polarisent majoritairement autour d'une esthétisation ostracisée qui, à la vérité, est nimbée dans l'imaginaire, mieux dans l'éthos social. Cet éthos social est considéré par Gregory Bateson comme l'ensemble de caractères communs à un groupe d'individus appartenant à une même société. Il définit l'éthos comme la classe des apprentissages émotionnels et interactionnels qui aboutissent à une même façon de se comporter et de communiquer ses émotions, chez les membres d'une société donnée. Plus précisément, G. Bateson (1977, p. 43) parle de « *l'expression d'un système culturel unifié d'organisation des instincts et des émotions des individus.* »

Avec B. Fusulier (2011, p. 103), l'éthos désigne également la manière d'être sociale d'un individu envisagé dans sa relation avec sa communauté. Au-delà de cette approche sociétale, l'éthos réfère aussi à la présentation de soi, que chaque locuteur élabore dans son discours pour reprendre R. Amossy (2002, p. 240). Ainsi, l'éthos construit un espace de valeurs (collectives et individuelles) qui se rapporte à des représentations préexistantes<sup>1</sup> qui circulent dans le discours social et dont la portée sur l'identité est indéniable. De plus en plus de voix s'élèvent et ce même à travers la littérature pour desserrer l'étau sociétal et précisément masculin qui tend à asphyxier la figure de la femme et notamment celle de l'épouse. Nous allons l'examiner à travers *L'Enfant de la révolte muette* du camerounais Camille Atenga Nkoa (1999) et *Garonne in absentia* du français Jean-Michel Devésa (2021).

Ce corpus romanesque peint en réalité, les luttes et les défis communs à la figure de l'épouse à travers le temps et l'espace. Aussi pouvons-nous questionner en quoi l'éthos social contribue-t-il à troubler l'identité féminine en contexte de conjugalité et comment ces épouses déconstruisent-elle ces représentations identitaires accablantes tout en affirmant leur véritable identité ? La question de l'éthos nous paraît particulièrement

---

<sup>1</sup>Voir à cet effet la notion d' « éthos préalable » de Amossy Ruth (2010).

féconde dans une démarche comparative car elle favorise la confrontation des différentes réalités des divers univers romanesques peints. Aussi l'intérêt de cette réflexion, qui s'adossera concomitamment à l'approche sociocritique d'Edmond Cros et à celle énonciative de Ruth Amossy, se justifie par sa mise en lumière des mécanismes mis en branle pour s'émanciper de la doxa sociétale et phallocratique. Les deux grandes articulations de cette investigation consisteront en prime à analyser à partir des modalités du dire et du faire les différentes stratégies de brouillage identitaire de la figure de l'épouse avant d'examiner les procédés d'affranchissement qui participent d'une écriture rectificative des représentations du féminin.

### **I- L'éthos social, vecteur du brouillage identitaire de la figure de l'épouse.**

Signalons d'entrée de jeu que les textes qui sous-tendent cette réflexion mettent en lumière des femmes dans leur statut d'épouse. Lequel statut pour les héroïnes est encadré par des représentations et des attentes, voire des exigences propres à chaque contexte. Il s'agit là en réalité des attentes émanant d'un éthos préalable tantôt collectif tantôt personnel qui de manière explicite ou illicite [en fonction des circonstances] rend l'épouse responsable de l'échec ou de la réussite de son mariage. Arguer avec R. Girard (1982) que l'épouse est le parfait bouc émissaire n'est pas sans corollaires sur son identité et son épanouissement en tant que femme. Aussi nous attarderons-nous sur le poids du patriarcat et sur l'égoïsme de l'homme comme socle de l'éthos qui perturbe l'identité de l'épouse dans les textes ici considérés.

#### *1.1- Les carcans du patriarcat : la mission de perpétuation de la patrilinéarité.*

La page incipitale du roman de C. Atenga Nkoa, fait état du parfait bonheur que filait le couple Ekani<sup>2</sup>. S'il est vrai qu'en Afrique l'éthos social voudrait que la procréation soit l'obligation fondamentale de l'épouse, il n'est pas moins vrai que dans la plupart des tribus africaines et notamment celle des Béti, à laquelle appartient Jean-Marie et Nathalie Ekani, l'aptitude de l'épouse à donner naissance à des fils est un critère très déterminant dans la cristallisation de son mariage et pour le bonheur de son foyer. L'apport de la sociocritique d'Edmond Cros permet de circonscrire le contexte socio-culturel dans lequel les épouses, héroïnes des deux romans ici en étude, évoluent. Ainsi l'identification des géotextes<sup>3</sup> et la réalisation du phéno-texte, ont mis en lumière les structures sociales et les mécanismes de leur inscription dans les textes.

Il en découle que *L'Enfant de la révolte muette* peint les réalités socio-culturelles du peuple Béti où l'éthos social préalable assorti à l'épouse est celui de la garante de la perpétuation de la lignée de son époux. Elle a donc le devoir d'être féconde et surtout d'engendrer des fils, car ici, la famille est patrilinéaire et seuls les fils sont héritiers. Cette préséance du fils sur la fille fait de l'épouse qui n'enfante que des filles un être indigne et méprisé de toute la communauté. La mère de Nathalie, l'héroïne de *L'Enfant de la révolte muette* en a fait l'humiliante expérience. Avec ses sept enfants dont six filles et un garçon, le benjamin : « Elle [...] a essayé au fil de ses accouchements successifs les embruns de toutes sortes d'injures et de moqueries souvent non voilées. » (Nkoa Atenga, p.68) Considérée telle une femme indigne, elle était : « vouée à marcher la tête basse dans le

<sup>2</sup>Ce couple que peint principalement C. Atenga Nkoa est constitué de Jean-Marie Ekani (appelé affectueusement 'Jiem' par son épouse) et de Nathalie Ekani, son épouse (qu'il appelle affectueusement 'Angie'). Tout au long de cette contribution, nous utiliserons indifféremment les appellations « Jean-Marie » et « Jiem » pour désigner le protagoniste Ekani d'une part et « Nathalie » et « Angie » pour désigner l'héroïne, madame Ekani d'autre part.

<sup>3</sup>Selon E. Cros (2003), les géotextes réfèrent aux structures sociales du texte, tandis que les phéno-textes désignent les mécanismes d'inscription du social dans le texte.

village de [son] mari, et à ne pas élever la voix au milieu des mères des garçons. » (Ibid.) C'est pourquoi elle formule la prière suivante pour sa fille, Nathalie : « Dieu te protège de ne pas accoucher comme moi ... » (Nkoa Atenga, p.49) Ce carcan du patriarcat jette de l'ombre sur le bonheur conjugal que filaient Nathalie et Jean-Marie Ekani, déjà parents de trois filles uniquement. Il convient ici d'indiquer que la venue de la troisième fille mit un terme à la patience du couple Ekani et à celle des familles respectives, qui n'aspirent qu'à voir enfin naître un enfant mâle. Le surnom attribué à cette troisième fille nous en dit davantage sur la gravité de la situation : « Ed, Espoir déçu ». (Nkoa Atenga, p.80)

En effet, selon la verticalité des normes édictées et entretenues par le patriarcat, dans tout foyer Béti incapable d'engendrer un enfant mâle, la faute est celle de la femme. Dans le cas d'espèce, Nathalie est coupable du délit de n'enfanter que des filles. L'ethos de l'épouse, mère de fils procure un sentiment d'élite, cette épouse qui a enfanté des fils est auréolée de prestige et d'honneur, elle est valorisée et respectée par sa belle-famille. On comprend dès lors, l'animosité qui caractérise la relation entre Nathalie et sa belle-mère. Dans un tel contexte de pression familiale, que devient l'idiosyncrasie de la figure de l'épouse ? Elle ploie certainement sous le poids des carcans de cette communauté patriarcale qui se révèlent asphyxiants. Assurer la pérennité de la lignée de son époux paraît constituer l'unique raison d'être de la présence de l'épouse dans le mariage. Elle n'est d'aucune autre utilité dans le mariage comme le révèle le cas de cette autre victime que Nathalie dans sa fonction d'infirmière a reçue. Aussi nous relate-elle :

[...] l'histoire de ce haut fonctionnaire dont l'épouse attendait un cinquième enfant après avoir eu quatre filles. Il la laissa à l'abandon sur la terrasse de la maternité après que je lui eus annoncé qu'il venait d'être père d'une nouvelle fille. Sans mot pour moi, sans mot pour sa femme, le monsieur s'était levé et était parti [...]. La rumeur se répandit partout que le mari avait renvoyé femme et filles chez elle après leur sortie de la maternité, [...]. (Nkoa Atenga, p.98-99)

Fort de telles expériences, Nathalie est consciente du pouvoir destructeur du poids du patriarcat pour sa sérénité et son identité. Elle s'en indigne en ces termes : « Tout cela était proprement révoltant. En effet, comment ne pas s'insurger à la pensée de toutes ces femmes mises à la porte plus ou moins subitement, sans procès, parce qu'elles ont le tort, le malheur, de ne faire que des filles ? » (Nkoa Atenga, p.118). La naissance d'Ed, la troisième fille du couple Ekani détermine la mère de Jiem à trouver pour son fils, une autre femme apte à lui procurer une lignée digne. Angie révoltée, s'interroge : « Dites-moi comment ne pas se rebeller lorsqu'on sait que des enfants, plus ou moins recherchés par les maris, naissent et sont élevés en dehors du mariage, au su de l'épouse ? [...] obligée souvent de les accepter sous le toit conjugal, qu'ils soient reconnus légalement ou non. » (Ibid.)

Désormais, déchirée entre les principes qui fondent son individualité et les impératifs de sa tribu<sup>4</sup>, Nathalie vit une crise à la fois identitaire, conjugale et familiale. Pierre Tap décrit fort à propos ce dilemme entre la communauté et le moi. Pour lui, « Nous sommes constamment écartelés entre la solidarité familiale et le besoin de développer notre identité personnelle, notre espace de libre mouvement, nos croyances et conceptions propres. » (P. Tap, p.58). Les carcans du patriarcat, par leurs contraintes semblent peser plus lourds que les désirs de l'héroïne et créent davantage de confusion dans les fondements de son identité. Cette réalité humiliante a forcé la mère d'Angie à un brouillage de son identité d'épouse, de mère et de femme. Sa fille affirme que cette

<sup>4</sup> L'impératif principal étant ici l'urgent devoir d'assurer une postérité à son époux en enfantant un garçon.

dernière : « [...] a presque toujours mené de front une double vie : épanouie au milieu des siens, c'est-à-dire entre nous, ses enfants et son mari ; puis réellement complexée, voir diminuée en dehors de ce seul cercle de chaleur. » (Nkoa Atenga, p.42) Cette duplicité entretenue par la peur continuelle de voir son époux céder sous la pression du poids des siens qui lui imposait la polygamie, a sérieusement brouillé l'identité et le bonheur conjugal de la mère d'Angie dont l'unique délit était d'être mère de six filles.

De façon opérationnelle, aborder la question de l'éthos exige une prise en considération des caractéristiques du milieu étudié *lato sensu*. Dans cette logique, il ne serait pas superfétatoire de s'intéresser à l'image que la mère de Jiem avait d'Angie : une image que trahit un éthos préalable péjoratif, qui fait planer l'ombre menaçante d'une répudiation imminente. Angie nous en dit davantage :

[...] ma belle-mère me considérait avec quelque condescendance. C'était un peu comme si j'étais une parvenue qui devait tout à son fils et qui en retour avait à se comporter en conséquence, rigoureusement. Tant à l'égard de ce fils qu'à celui -plus encore- des parents de ce bienfaiteur tombé du ciel. Ce bienfaiteur aurait à tout moment la latitude de me congédier pour me "dispenser" des services de gratitude éternelle que je lui devais. Avec d'autant moins de remords que je ne lui donnais pas encore ... d'héritier. (Nkoa Atenga, p.44)

S'il est vrai, comme le dit Angie, que : « Jean Marie n'accorde aucune prédilection particulière au sexe de l'enfant. Garçon ou fille, ça lui est égal. » (Nkoa Atenga, p.49), il reste tout aussi vrai comme le rappelle la mère d'Angie que « [...] dans les ménages ici, la femme a autant de maris que son époux a de parents, frères, sœurs et, parfois, d'oncles et de tantes. Et rarement la voix du mari l'emporte sur celles des autres, qui sont univoques la plupart du temps. » (Ibid.) Ainsi décrit, le primat de la collectivité sur l'individu est indéniable dans les pratiques patriarcales africaines et notamment Beti. Malgré leur statut d'intellectuel et de moderne, le couple Ekani devra se soumettre aux exigences de leurs parents, mus en dignes représentants de la communauté. D'ailleurs, les propos ci-après de Jean-Marie témoignent à suffisance de l'évolution de sa posture : « Angie, je t'en prie, n'insiste pas. Pour la sauvegarde de notre bonheur, il n'est pas indiqué que nous nous comportons comme si nous bravions nos parents. » (Nkoa Atenga, p.84) S'adressant ainsi à son épouse, Jean-Marie cède pour ainsi dire à la pression familiale au détriment des valeurs qui jusqu'ici le singularisaient.

L'usage de l'éthos dans la société traditionnelle africaine permet de déceler une logique socialement et éthiquement encadrée des comportements des parents. La rationalité de cet ethos social est ancrée dans le sens du respect des valeurs traditionnelles même si elles s'opposent aux principes qui bâtissent l'individu. Le couple Ekani, quelque peu ignorant des pratiques traditionnelles, y sera initié par les mamans afin de les préserver de l'aliénation culturelle, tout en les contraignant à souscrire à la logique patriarcale qui les insupportait. Aussi verra-t-on les principes et valeurs d'Angie et Jiem abdiquer face au code patriarcal. Angie, ainsi aux prises avec l'éthos social, sacrifiera sur l'autel de la patrilinéarité, sa vision du bonheur conjugal et son identité d'épouse fidèle en se soumettant au rite du *Nbga*. Le texte explique qu'il s'agit là de :

La seule solution réservée au mari sans enfant, qu'il partageait en fait avec celui qui n'avait qu'une progéniture femelle, [...] "donner en Nbga", c'est-à-dire céder officiellement, au su de toute la famille, à un "frère" de clan, sa propre femme jusqu'à ce qu'elle fût enceinte. [...] Une fois la mission de sauvegarde de la lignée



ancestrale accomplie, ce père bienveillant s'effaçait à jamais, sans tirer dans l'immédiat, ni chercher à tirer dans le futur, aucune espèce de gloriole, ni auprès de la future mère, ni auprès de son "frère". Encore moins revendiquer une quelconque paternité sur l'enfant qui allait naître. (Nkoa Atenga, p.96-97)

Tout bien considéré, le roman de C. A. Nkoa campe l'éthos de l'épouse dans la tradition Béti qui fait de la fécondité de l'épouse et précisément de sa capacité à susciter une descendance masculine à son époux, la voie royale d'accès à la dignité, au respect. Il est donc clair qu'ici l'éthos de l'épouse a pour origine des facteurs collectifs et non individuels comme le donne à penser le roman de Devésa. L'articulation du concept d'identité ici et celui de l'éthos met en évidence un brouillage du fait des inadéquations entre les attentes de la communauté et les principes de l'individu, notamment de l'épouse. La mission de pérennisation de la famille patrilinéaire qui incombe à l'épouse et nuit tant à son épanouissement identitaire qu'à son accomplissement individuel n'est pas opérante sous la plume de Devésa. On observe en effet de nombreuses différences entre les réalités de la société africaine et celle européenne où la logique du patriarcat et l'exigence de la fécondité ne constituent pas des impératifs catégoriques. Le texte de Devésa donne à apprécier d'autres représentations de la femme, qui sont autant de facteurs du trouble identitaire que la figure de l'épouse expérimente.

### *1.2- Les attentes égotiques de l'alter-égo.*

*Garonne in absentia* relate l'histoire d'un amour malheureux entre Jean et Mathilde. Ce récit ne présente aucunement l'influence exercée par les familles ou la communauté sur le couple, qui seul est responsable de son bonheur conjugal. Or, même en l'absence du primat voire du diktat de la collectivité et du poids du patriarcat, Mathilde n'est pas véritablement épanouie dans son identité d'épouse. C'est à penser que l'image que son époux, Jean a d'elle est oblitérée ou incorrecte. En effet, Mathilde est perturbée dans ce qu'elle a de propre à elle, son idiosyncrasie, par les attentes de son époux. En prenant Mathilde pour épouse, Jean avait visiblement des attentes égoïstes à satisfaire. Par cette union, il attendait combler un manquement, se prouver à lui-même et prouver à ses amis et collègues que le mariage transforme, qu'il a véritablement changé. C'est d'ailleurs ce que révèle la réaction quelque peu étonnée de ses amis à son idée de s'engager par des liens matrimoniaux. Le narrateur de préciser à ce sujet que :

La nouvelle a consterné leur entourage, même les amis de longue date de Jean, celles et ceux qui le connaissaient bien ont essayé de le raisonner ... Jean [...] ne perds pas de vue votre différence d'âge, tu es dans une phase où jouer à l'ermite pose son homme, crois-tu qu'à cette lubie Mathilde se pliera sans peine, [...] les femmes on ne les emmure pas, elles s'échappent chaque fois qu'on s'y essaie et elles ont bien raison, Jean reprends-toi. Tous les deux vous êtes dans la passion, l'amour entre quatre murs, même au bord d'un fleuve avec des pierres centenaires, ce sera toujours un cachot, bref à Labrunne n'allez pas vous cloîtrer [...] ... (Devésa, p.26-27).

Cet extrait présente plusieurs raisons de l'issue négative de la relation conjugale qui unit Jean à Mathilde. En fait, Jean n'a pensé qu'à lui, à son bonheur personnel. Il considère que l'écart considérable en âge entre sa conjointe et lui, est sans incident pour la survie et le succès de son mariage. Il décide de rompre avec ses habitudes de dilettante et de vivre en autarcie dans le château nommé Labrunne. Ce choix de vivre en retrait de tous, tel un

ermite ne prend pas véritablement en compte les réalités de sa bien-aimée. Aussi leur quotidien est-il marqué par un enfermement sur le moi et un enlèvement dans le même qui se révèlent destructeurs.

En réalité, l'image que Jean a de son épouse est le reflet de ses aspirations narcissiques et n'intègrent forcément pas les besoins du point de vue de Mathilde. Il est indéniable, comme le souligne le narrateur que :

[...] l'erreur de Jean aura été de projeter sur Mathilde ses détestations. Il s'est imaginé que leur ajointement sentimental avait valeur d'adhésion totale et entière à ses certitudes, et que tous deux fusionnaient en une même détermination. Alors qu'elle lui demandait de quoi il avait besoin, pas de qui mais de quoi, lui la chapitrait quant à ses obligations, il lui rabâchait qu'il avait du travail et que cela n'attendait pas, il s'exaspérait, [...]. (Devésa, p.29).

Au vu de ce qui précède, l'identité de Mathilde est sérieusement éprouvée par les représentations et l'éthos que son époux avait d'elle et du mariage. Cette attitude prouve qu'il transposait ses désirs, les prenant pour ceux de Mathilde, uniformisant ainsi les attentes. Or ce faisant, Jean porte atteinte à l'irréductible singularité de son épouse. Sacrifier ainsi l'idiosyncrasie de Mathilde sur l'autel du mariage, c'est élaborer un ethos qui phagocyte l'identité de son épouse, devenue malheureuse.

Il est désormais établi que le malheur que vit Mathilde est cristallisé par le défaut de compréhension et de reconnaissance de l'épouse dans son unicité, dont fait montre Jean. Le narrateur indique que Jean, acteur de cette uniformisation qui crée la monotonie dans le foyer manquait également de tolérance. Écoutons le narrateur :

[...] À la fin, Mathilde, pour se délivrer de l'angoisse brûlait l'électricité de lampes et chevets des veilleuses, [...]. Et Jean de s'emporter contre elle, en l'accusant de fabriquer ses peurs. Par ses admonestations, il la clouait au pilori, ne lui pardonnant pas qu'à Labruno le monde se donnât désormais à elle comme une succession d'à-plats, [...]. (Devésa, p.31)

Pour avoir conçu et attribué l'ethos d'épouse heureuse à Mathilde sans prendre en compte son avis sur le sujet, Jean paie les frais de son égocentrisme, qui modifie l'identité de Mathilde, faisant d'elle une épouse triste. Et sa servante Teodora d'observer que : « [...] des marottes de monsieur vous avez votre lot et il les collectionne, vos nerfs sont à rude épreuve, entre vos patients les pauvres eux ne le font pas exprès et votre frapadingue d'époux vous n'en finissez jamais, voyez votre mine, c'est celle d'une déterrée [...]. » (Devésa, p.70)

Au fil des quiproquos, le couple s'est empêtré paradoxalement dans l'incompréhension et le traitement infantilisant que Jean - du fait de sa conception erronée de l'épouse - infligeait à Mathilde contribuait à la stresser et à la contrarier dans son identité d'épouse. On observe pour ainsi dire, dans les deux romans ici en étude, qu'en dépit des contextes socio-culturels divergents, l'identité de l'épouse est très souvent mise à mal par l'éthos préalable. Mais les épouses aux prises avec cette réalité ne vont pas se complaire dans la résignation et subir passivement les désagréments engendrés par les perturbations identitaires, dont elles sont l'objet. Les réactions vont différer en fonction des circonstances, mais convergent toutes vers une soif d'émancipation à l'effet de stopper la saignée identitaire, du moins d'inverser la courbe.

## **II-Procédés d'affranchissement et écriture rectificatrice de l'éthos féminin.**

Les héroïnes des romans ici en étude, ne tolèrent plus les ethos qui pèsent sur elles en tant qu'épouses. Elles s'insurgent contre l'identité qui leur est imposée et qui les assujettit. Dès lors leurs attitudes et agissements s'inscrivent dans la logique de la déconstruction de ces ethos suffocants qui ruinent leur identité intrinsèque respective. C'est dans leur entreprise libératrice, que les héroïnes enclenchent par ricochet la dynamique reconstructive de leur ethos respectif.

### *II.1- De l'immersion dans l'orthodoxie des codes traditionnels à une orthopraxie personnalisée.*

Étant partis assez jeunes de leur village respectif pour de longues études en Europe, Jean-Marie et Nathalie n'ont pas été très initiés aux réalités de leur culture et ne semblaient pas, du moins au départ, voir en la naissance de leurs filles un danger pour l'harmonie de leur foyer. C'est pourquoi l'épouse est initialement sereine, puis face aux instances de leurs mamans, elle se sent en insécurité et met sur pied des stratégies pour préserver non seulement son identité d'épouse de la phagocytose, mais aussi pour sécuriser sa tranquillité. S'il est vrai que face au brouillage identitaire consécutif à l'impératif catégorique pour l'épouse d'engendrer un fils, afin d'assurer la survie de la lignée de son époux, Nathalie choisit en prime de s'isoler, il n'est pas moins vrai que cette première stratégie d'affranchissement est peu efficace. Nathalie atteste d'ailleurs : « Afin d'éviter les regards interrogateurs que ma belle-mère posait sans cesse sur mon ventre pourtant muet et ceux chargés de pitié et d'espoir que ma mère me lançait discrètement de temps en temps, je me réfugiais continuellement dans ma chambre. » (Nkoa Atenga, p.49-50) Ce retrait dans la chambre fait suite à l'option du silence, du mutisme qui s'est révélée tout aussi peu probante.

Face à l'inefficacité du silence et de l'isolement à rétablir la sérénité identitaire de Nathalie, elle délaissera ces stratégies d'évitement. C'est pourquoi elle se détermine à affronter et surtout à résoudre la crise identitaire qui expose son foyer à la désintégration. Ceci débute par une sorte d'immersion dans l'orthodoxie des rites traditionnels. Cette éducation empirique est une sorte d'initiation culturelle que la mère d'Angie assure lors du bref séjour de Nathalie au village, chez ses parents. Considérant cet état de fait, il est cohérent d'appliquer ici la définition que P. Bourdieu propose de l'éthos : « Système de valeurs implicites et même explicites que les gens/ une communauté a intériorisé depuis et à partir duquel ils engendrent des réponses à des problèmes extrêmement différents. » (1984, p.228) Nathalie, soucieuse de préserver son identité et son foyer conjugal, va être initiée aux pratiques ancestrales de sauvegarde de la lignée. L'immersion dans le code traditionnel a pour visée l'intériorisation des valeurs culturelles. Angie découvre à travers le rite du "donner en Nbga"<sup>5</sup> que l'infidélité de l'épouse est tolérée tant que cette infidélité participe de l'accomplissement de sa mission de perpétuer la lignée de son époux en lui engendrant un enfant mâle.

Le « Nbga » loin d'être perçu telle une infidélité est une solution ancestrale pour pallier la question de la fécondité du mari et/ou de son incapacité à engendrer un fils. Cette éducation empirique permet à Angie d'intérioriser l'orthodoxie des pratiques ancestrales. Elle découvre par le fait même que l'épouse est au centre de cette solution et nullement exclue des réflexions à ce propos, comme le donne à apprécier l'attitude de sa belle-mère. Bouguia Fodjo (2022, p.154) confie à ce propos que : « [...] les codes culturels en Afrique au Sud du Sahara ne maintiennent pas la femme africaine dans la posture périphérique qui la confine dans le lymphatisme. » C'est l'épouse qui met en

---

<sup>5</sup>Rite expliqué dans le roman ici considéré de Nkoa Atenga (pp.96-97).



œuvre ce qui aura été décidé de commun accord avec son époux. Cette découverte expose les nombreuses irrégularités qui émaillent la démarche initiée par sa belle-mère qui la tient à l'écart de tout et lui impose ses décisions contre lesquelles elle ne saurait regimber. Or, tel que le précise la norme traditionnelle, « C'est bien la femme d'hier qui allait au-devant de la solution traditionnelle. C'est bien elle qui veillait la première au respect viscéral des traditions en ce qui concerne précisément cette perpétuation de la tribu. » (Nkoa Atenga, p.121) Ainsi, le patriarcat se présente telle une épée à double tranchant. Aussi Angie choisit-elle, face à l'orthodoxie des pratiques traditionnelles Béti, d'en faire une application sur mesure.

Dès lors, on assiste à une orthopraxie personnalisée du rituel du *Nbga*. Tandis que la concubine de Jean-Marie attend de mettre au monde le fils Ekani tant désiré, Angie, « [...] amère, désabusée, prête à tout pour sauver [...] le droit de la femme, le droit traditionnel à participer aux décisions majeures du ménage. » (Nkoa Atenga, p.135), cède aux avances d'Henri Afini qu'elle n'a pas sélectionné au hasard. Ainsi motive-t-elle son choix :

Je le choisis pour ses qualités morales ; celles qui m'attirèrent le plus étaient la discrétion, le respect de la femme [...] et le souci constant qu'il manifestait de l'harmonie conjugale. Autre critère de décision, et de taille : Henri avait une fille et quatre garçons qui ressemblaient tout à... Marianne, sa femme. (Nkoa Atenga, p.146)

Elle tombe enceinte de lui mais ne lui avouera pas la paternité de l'enfant qu'elle attribue évidemment à Jean-Marie. En attendant la naissance de ce quatrième enfant pour découvrir son sexe, Angie vit dans un climat d'angoisse entretenu avec soin par sa belle-mère qui se moquait royalement d'elle au profit haut clamé de sa rivale. Ironie du sort, cette rivale déçut tout le monde en enfantant d'une fille ; et quelques semaines plus tard Angie mis au monde Sil, le fils héritier dont la venue rétablit sa dignité d'épouse et de mère. Ce fils, fruit de sa révolte silencieuse et active, justifie le titre de l'œuvre : « L'Enfant de la révolte muette ».

Il appert donc que la révolte pacifique mieux que le silence et l'isolement a servi à affranchir Angie des exigences asphyxiantes de l'éthos de l'épouse chez les Béti. La permanence des paradigmes patriarcaux a été un atout *in fine* car comme l'indique la clause de roman de C. Atenga Nkoa (p.158) : « La tradition, voilà l'ennemi ? Non, la tradition, voilà aussi incontestablement, l'arme ... L'arme qui nous a donné la joie de Sil, l'enfant de la révolte muette. » L'intériorisation des traditions se révèle être un atout pour rectifier la représentation de l'épouse. Aussi Angie déconstruit-elle l'éthos et le complexe de « mère des filles » tout en construisant l'éthos d'épouse circonspecte, subtile, protectrice de sa singularité et de son bonheur conjugal. Le cas de Nathalie illustre le passage de l'éthos d'épouse candide, indigne, humiliée, asservie, malheureuse et marginalisée à celui de l'épouse aguerrie, clairvoyante, perspicace, proactive, heureuse et apte à imposer sa véritable identité. Considérant que les textes qui sous-tendent cette démonstration font état d'un cadre hétéro normatif, il nous semble impérieux d'apprécier les mécanismes émancipateurs que Mathilde opérationnalise pour s'épanouir dans son identité féminine.

## II.2- *Ethos discursif et auto-valorisation*

De l'avis de Claude Dubar (2000, p.166), « La crise des identités, les petites dépresses, les grandes dépressions, les nostalgies et les frustrations n'ont pas que des racines psychologiques dans la petite enfance ou l'histoire personnelle singulière. Elles

ont aussi un cadre social [...]. » Et le cadre social qui expose Mathilde à vivre tant d'incompréhensions, d'angoisse et de frustration est l'institution du mariage. Le délit de reconnaissance et de valorisation de son idiosyncrasie par son époux est à l'origine des réactions diversement appréciables qu'elle affiche pour mettre en lumière la perception qu'elle a d'elle-même. L'élaboration de cet ethos discursif laudatif passe inéluctablement par la prise de conscience de son mal-être dans la conjugalité puis par le désir et la détermination à expérimenter autre chose que le poids séculaire du logos phallogocentrique. Cet itinéraire invite à considérer à nouveaux frais la pensée de Patrick Charaudeau (2022, p.1) selon laquelle : « Le problème de l'identité commence quand on parle de moi. Qui suis-je ? Celui que je crois être, ou celui que l'autre dit que je suis ? Moi qui me regarde ou moi à travers le regard de l'autre ? »

Pour s'affranchir de ce brouillage identitaire, Mathilde élabore un ethos discursif qui valorise ses besoins véritables, ses aspirations profondes ; ce qui permet de l'avis de R. Amossy (2005, p.71) de « [...] voir [...] comment les rapports de Je avec l'Autre se transforment en conscience énonciative. » Ainsi la prééminence du point de vue de l'époux détermine Mathilde, l'épouse à la prise de conscience de soi. Cet éveil de conscience est rendu par la prise en considération de son irréductible singularité, de sa différence rendue possible grâce à l'auto-perception. Celle-ci est manifestée par la mise en place d'une image distincte de soi à l'effet de se démarquer véritablement de l'autre et d'imposer la reconnaissance de son altérité inaliénable. Dans cette logique, la dynamique discursive de Mathilde brise le silence, met un terme à la soumission dégradante et à la résilience, s'oppose à la résignation tout en clarifiant ses aspirations profondes. Le narrateur nous en dit davantage en soulignant qu'« [...] elle recherchait une écoute et un espace où déverser ses effrois [...]. Pour Jean, Mathilde a mal parce qu'elle réorganise le lien qui la rattache à son corps, elle accouche d'elle-même [...]. » (Devésa, p.76)

Cette cure en vue d'une mise en valeur de soi a pour objectif de stabiliser et harmoniser leurs liens conjugaux. Mais, cette stabilité est rendue impossible au vu de l'inconstance émotionnelle de Mathilde dont la servilité conjugale a avili l'identité. Elle se présente d'ailleurs en ces termes :

[...] Je suis une morveuse, et je suis à la limite du délirant, tantôt avec des euphories matinales et des abattements vespéraux, et puis tantôt c'est l'inverse, [...] Jean vous êtes prévenu, avec ceux que j'aime je finis toujours par être méchante mais insensible je ne le suis jamais, à leur endroit [...] ce n'est pas parce que vous me rebutez que je suis brutale, je vous enseigne qui je suis, tôt ou tard, ceux qui m'approchent, si je les exaspère, ces garde-fous, c'est pour mieux me rompre, [...]. (Devésa, p.81-82)

Par ces propos, Mathilde dévoile sa véritable identité, cet ethos discursif de femme morveuse, sensible et prudente n'est pas forcément en harmonie avec l'éthos préalable établi par Jean qui fut ébloui par « son agilité intellectuelle et sa franchise » (Devésa, p.82) et transposa sur elle ses exigences. L'héroïne met en valeur son for intérieur, elle assume ses défauts et ses qualités. Cette présentation de soi, pour reprendre R. Amossy, (2010, p.130) « [...] repose toujours sur une négociation d'identité à travers laquelle le locuteur tout à la fois se pose, et tente d'imposer ou, tout au moins, de faire partager, ses façons de voir. » En mettant en garde son époux contre son instabilité émotionnelle, elle consolide l'éthos discursif d'une épouse véridique et sincère. Mais son émancipation des attentes égotiques de son époux ne sera concrète que par la rupture du lien conjugal qui les unissait dans la mesure où Jean l'aimait non pour ce qu'elle est, mais pour ce qu'il

voulait qu'elle soit pour lui : un refuge, une consolation. D'où le sentiment du non accomplissement et l'échec de l'amour qui sonnent le glas de ce couple.

La séparation et le départ de Mathilde mettent un terme aux nombreuses disputes et scènes de ménage qui occupèrent leurs journées. Mathilde dans ses propos ci-après lève un pan de voile tant sur l'atmosphère belliqueuse qui régnait dans son foyer du fait de la non prise en compte de son identité personnelle par son époux, que sur la rupture de leurs liens matrimoniaux :

Jean, vous êtes un rhéteur avec la sale manie de projeter sur l'autre les tares vices et carences qui sont les vôtres, vous m'accusez de déraisonner alors que vous voguez vers la folie, [...] vous n'êtes pas sincère, votre but c'est d'être consolé, pour ne pas dire materné, [...] Jean c'est dégoûtant ce que vous faites, oui, vous me dégoûtez, de ressentir ce sentiment abject je suis terrassée, par son aveu, courroucée, [...], nous démeritons de notre amour, [...] Jean je ne veux plus de scène ni de jeu, si ce n'est celui de la vérité, d'une vérité nue, physiologique, obscène. (Devésa, p.96-97)

La tonalité de cet extrait indique clairement que Mathilde construit un ethos discursif marqué du sceau de la franchise, de la soif de s'émanciper de ce lien de conjugalité qui phagocyte son identité et parasite son épanouissement. L'absence de vérité complète et sans détours a facilité l'enlisement de leur amour, la séparation est l'issue à emprunter pour non seulement restaurer sa véritable identité, mais aussi mener une existence en harmonie avec elle-même.

S'il est vrai que « ce qui les séparait c'était le fossé culturel creusé entre leurs générations, [...] » (Devésa, p.82), il n'est pas moins vrai qu'à vouloir l'un et l'autre bien faire, ils se sont paradoxalement empêtrés dans l'incompréhension. Il est désormais établi que « [...] les événements qui ont disjoint son couple ont brisé Jean, dans son caractère et ses assises [...] l'enfer ce n'était pas les autres mais soi, un soi dont le moi n'avait plus de consistance, son armature fantasmagique et idéologique ayant été pulvérisée. » (Devésa, p.138) Le parcours de Mathilde atteste de la déconstruction de la représentation identitaire de l'épouse soumise, résignée et phagocytée. On observe également que Mathilde se libère de l'étau trop étroit de l'égoïsme phallocratique de Jean.

À tout prendre, les romans qui sous-tendent cette investigation décrivent des procédés d'affranchissement de l'éthos social préalable. Qu'il s'agisse de l'orthopraxie personnalisée des exigences patriarcales ou de l'auto-valorisation par la rupture du lien conjugal, nous retrouvons là les deux attitudes théorisées par P. Charaudeau (2009). D'une part une attitude d'engagement qui se donne à apprécier par le fait que les héroïnes ici s'insurgent contre le tort qui est fait à leur identité respective et d'autre part une attitude démonstrative compte tenu de leur discours et actions respectifs qui s'ancrent dans les réalités sociales distinctes et fécondent des mécanismes diversifiés de restauration de l'idiosyncrasie de la figure de l'épouse.

## CONCLUSION

Cette contribution autour des concepts de l'identité féminine et de l'éthos, n'épuise évidemment pas le propos. À tout le moins, elle permet de clarifier son signifié et son lien avec la question identitaire chez la figure de l'épouse. Le brouillage identitaire et les procédés d'affranchissement, rectificateurs de l'éthos préalable de l'épouse ont été mis en scène dans des univers socio-culturels diversifiés (camerounais et français). À l'intersection de ces univers se trouvent la prise de conscience de soi, comme force agissante et rectificatrice de la donne et la détermination à mettre en avant sa singularité.

L'approche sociocritique et énonciative donne à cette réflexion de poser un regard analytique et critique sur la portée quelque peu suffocante voire identicide du diktat de la logique du groupe (patriarcal) et de la domination excessive de l'égoïsme phallogratique. Dans cette perspective Edmond Cros (2003, p.18) affirme que : « Le roman se construit sur une opposition radicale entre l'individu et la société. » Ainsi, l'aptitude des épouses, héroïnes des romans ici considérés, à transcender les écueils à la valorisation de leur identité personnelle atteste qu'être un sujet libre c'est-à-dire être soi-même représente l'ultime but de leur itinéraire libérateur.

## BIBLIOGRAPHIE

- AMOSSY Ruth, 2002, « Ethos » in CHARAUDEAU, Patrick et MAINGUENEAU Dominique (eds.), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil, pp. 238-240.
- AMOSSY Ruth et HERSCHERG Pierrot Anne, 2005, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Armand Colin, 128p.
- AMOSSY Ruth, 2010, *La présentation de soi. Ethos et identité verbale*, Paris, P.U.F., 235p.
- BATESON Gregory, 1977, *Vers une écologie de l'esprit*. Tome 1, Paris, Seuil, 288p.
- BOUGUIA FODJO Marie Cécile, 2022, « Les représentations de la femme africaine : entre lymphatisme et leadership. Une lecture de L'Aventure ambiguë de Cheick Hamidou Kane et d'Onitsha de Jean-Marie Gustave Le Clézio », in BALGA Jean Paul et al. *Représentations de la femme dans les cultures en Afrique subsaharienne. Analyses et déconstruction des idées reçues*. Paris, L'Harmattan, pp. 151-162.
- BOURDIEU Pierre, 1984, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 143p.
- CHARAUDEAU Patrick, 2009, « Identité sociale et identité discursive. Un jeu de miroir fondateur de l'activité langagière », in Charaudeau Patrick, (dir.), *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris, L'Harmattan. Consulté le 07 mars 2022 sur le site de *Patrick Charaudeau Livres, articles, publications*. URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/identite-sociale-et-identite.html>
- CHARAUDEAU Patrick, 2022, « L'identité culturelle entre langue et discours » in *Revue de l'AQEFLS*, vol.24, n°1, Montréal. Consulté le 07 mars 2022 sur le site de *Patrick Charaudeau Livres, articles, publications*. URL: <http://www.patrick-charaudeau.com/L-identite-culturelle-entre-langue.html>.
- CROS Edmond, 2003, *La Sociocritique*, Paris, L'Harmattan, 206 p.
- DEVÉSA Jean-Michel, 2021, *Garonne in absentia*, Paris, Mollat, 160 p.
- DUBAR Claude, 2000, *La crise des identités, Interprétation d'une mutation*, Paris, P.U.F., 240 p.
- FUSULIER Bernard, 2011, « Le concept d'éthos », in *Recherches sociologiques et anthropologiques* [En ligne], vol. 42, n°1, pp. 97-109. Mis en ligne le 29 septembre 2011, consulté le 10 avril 2023. URL:<http://journals.openedition.org/rsa/661>; DOI: <https://doi.org/10.4000/rsa.66>.
- GIRARD René, 1982, *Le Bouc émissaire*, Paris, Grasset et Fasquelle, 314 p.
- NKOA ATENGA Camille, 1999, *L'Enfant de la révolte muette*. Yaoundé, CLÉ, 158 p.
- TAP Pierre, 2009, « Quel rôle joue la famille dans la construction de l'identité ? » in HALPERN Cathérine (dir.), *Identité(s), L'Individu, le groupe, la société*. Auxerre, Éditions Sciences Humaines. pp. 55-59.